



**HAL**  
open science

## Le marqueur c'est tout dire

Florence Lefeuvre

► **To cite this version:**

| Florence Lefeuvre. Le marqueur c'est tout dire. Histoires de dire, volume 2, 2019. halshs-03360571

**HAL Id: halshs-03360571**

**<https://shs.hal.science/halshs-03360571>**

Submitted on 30 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le marqueur *c'est tout dire*

[Florence Lefeuvre](#)

### 1. Introduction

L'objet de cet article est d'étudier le marqueur *c'est tout dire*, pour lequel *dire* est associé à tout :

*(1) Vous savez, elle a bien changé, Rachel. - Changé ? répéta Roger avec un sourire dur. Et moi ? et vous ? Je me demande qui n'a pas changé. Si vous saviez tout ce que j'ai subi, Guillaume ! Je suis heureux de vous revoir, c'est tout dire. - Oui, dit Guillaume sans le regarder. Vous avez changé. Une autre ne vous aurait pas reconnu. (Frantext, Oldenbourg Zoé, Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun, 1961)*

C'est le cas également d'autres expressions, citons par exemple *dire tout* et *n'importe quoi* :

*(2) Je refuse de vous parler, de vous adresser la parole, m'entendez-vous ? - Tant que tu nous écris, entend-il ricaner. - Et je refuse davantage encore de vous laisser dire tout et n'importe quoi. Je parlerai des morts comme je l'entends. (Frantext, Gary, S. ou L'espérance de vie, 2009)*

ou plus proche de notre expression, ça (cela) dit tout :

*(3) dans la grand-rue quand vous êtes passé en voiture, vous m'avez fait signe. C'était la première fois de ma vie qu'un docteur me faisait signe. C'est peu de chose, mais ça dit tout... Mais surtout, je voulais vous dire... (Frantext, Winckler, La maladie de Sachs, 1998)*

En (2), l'emploi de cette expression permet de refuser toute valeur à la parole d'autrui. Dans ces expressions comme dans *c'est tout dire*, *tout* est un pronom indéfini COD du verbe *dire*<sup>1</sup>. En (3), on note la postposition de *tout*, dû au fait que nous avons ici le verbe conjugué contrairement à notre unité qui comporte l'infinitif.

Nous nous interrogerons sur le rôle du pronom démonstratif *c'* dans *c'est tout dire* pour savoir s'il prend bien une valeur anaphorique, qui le lierait à l'unité phrastique qui le précède, comme en (1). Nous n'avons pas trouvé d'exemple dans Frantext après 1950 où *c'est tout dire* précède l'unité phrastique. Rouanne (2015) donne cet exemple :

*(4) C'est tout dire, après avoir joué à ce jeu [compact curling], j'ai même hâte d'écouter des parties de curling à la télé ! (www.musiqueplus.com, consulté le 12.09.2014) <sup>[L]</sup><sub>[SEP]</sub>*

ce qui montre que cet emploi est tout à fait possible, mais moins fréquent.

---

<sup>1</sup> Pour le cas de figure de l'absence de complément direct dans les formulations avec *dire*, cf. Marque-Pucheu 2015.

Une solidarité discursive se manifeste entre notre marqueur et l'unité phrastique qui le précède (comme en (1)) ou qui, plus rarement, le suit (4)). Elle peut se traduire par une perte d'autonomie syntaxique pour l'unité c'est tout dire. Celle-ci tend à assumer un rôle essentiellement discursif dont nous essaierons de délimiter les valeurs.

## 2.1. Cadre théorique

Pour cette analyse, nous nous plaçons dans le cadre de la phrase telle qu'il est défini dans Le Goffic 1993, 2011, Lefevre 1999, 2016a, à l'interface de la syntaxe et du discours. Dans cette optique, une phrase est une unité<sup>2</sup> syntaxique pourvue d'une modalité d'énonciation (assertion, injonction, interrogation) qui s'organise autour d'un prédicat, celui-ci se distinguant notamment par son affinité avec certains marqueurs comme la négation. Ainsi en (1), Je suis heureux de vous revoir se comporte bien comme une phrase, comme le montre la possibilité d'ajouter la négation ou de modifier sa modalité d'énonciation :

(1a) *Je ne suis pas du tout heureux de vous revoir.*

(1b) *Suis-je heureux de vous revoir ?*

Le prédicat verbal se reconnaît par des morphèmes de conjugaison et, selon Hagège :

Le prédicat est le seul des deux termes de l'énoncé minimal affirmatif qui soit susceptible d'être affecté en cas de changement de statut : subordination, interrogation, négation (Hagège 1995 : 35).

Le prédicat averbal, lui, se distingue par toutes sortes de modalisations (« marqueurs de prédication », telles que la négation (pas), l'intensité (très, tout, quel), l'aspectualité (toujours, jamais), cf. Lefevre 1999 et Lefevre 2016a). Nous nous interrogerons dans la suite de l'article sur le statut syntaxique de c'est tout dire.

Ce cadre syntaxique s'articule à une approche discursive : en discours, certaines unités prédicatives, destinées pourtant à se comporter comme des phrases, perdent de leur autonomie syntaxique au profit d'un enrichissement de leurs valeurs discursives. C'est notamment le cas lorsqu'un figement se perçoit comme c'est le cas de c'est tout dire en (1), contrairement à c'est tout dire en (5) :

(5) *Ce qu'elle redoute, c'est tout dire à ses amis.*

qui accepte toutes sortes de modifications :

(5a) *Ce qu'elle redoute est dire à ses amis tout ce qui l'a heurtée*

contrairement à (1) :

(1c) *\*Je suis heureux de vous revoir, c'est dire telle chose à telle personne.*

En (1), c'est tout dire rappelle les structures qui comprennent un item endophrastique qui les lie à une phrase dotée de toute son autonomie. On peut se demander si en (1) dans c'est tout dire le pronom c' anaphorise Je suis heureux de vous revoir. L'unité c'est tout

---

<sup>2</sup> Le terme d' « unité » renvoie à la constitution du discours. Selon les approches, celui-ci est constitué d'unités syntaxiques, prosodiques, pragmatiques etc. Cf. pour une problématique des unités déclinée en plusieurs approches, Lefevre et Moline 2011.

dire est une unité résomptive en ce qu'elle renvoie à une unité phrastique, ici verbale (cf. Maillard, 1974 ; Lefevre, 2012)<sup>3</sup>. Une relation discursive s'élabore ainsi entre cette unité et l'unité phrastique (ou encore unité prédicative autonome) je suis heureux de vous revoir, par l'intermédiaire du pronom démonstratif *c'*, ce qui pourrait être rendu par la glose suivante :

“Que je sois heureux de vous revoir est tout dire”.

La paraphrase correspondante, à cause du figement subi par notre segment (cf. 3), n'est pas recevable :

(1d) \*Que je sois heureux de vous revoir est tout dire

ce qui nous incitera à nous interroger sur le rôle du démonstratif. Notre hypothèse est qu'il reste une valeur anaphorique du démonstratif *c'* malgré le figement (cf. 3), ce qui permet de comprendre que *c'* est tout dire s'applique à tel segment en particulier et non à tel autre.

Le démonstratif *ce* fait partie d'un ensemble de termes que nous appelons « résomptifs »<sup>4</sup> à la suite de Maillard 1974. Les pronoms qui peuvent produire une anaphore ou cataphore résomptive présentent une liste fermée ; ils concernent les pronoms démonstratifs *ce*, *ça*, *cela*, *ceci*, les pronoms adverbiaux *en* et *y*, les pronoms *quoi*, *que*, *le*, *tout* et le nom *chose* ; tous ces items peuvent effectivement anaphoriser ou cataphoriser une unité prédicative, généralement autour d'un verbe, dans une proposition indépendante (unité phrastique ou unité prédicative autonome) ou même subordonnée (unité prédicative non autonome) :

(6) *Mon prénom est Anne et vous pouvez m'appeler par mon prénom, c'est évident. (Lagarce, Dernier remords avant l'oubli, p. 23)*

(7) *Un grand ami de mon père occupait un poste important au ministère des Affaires étrangères. Je lui passerai un appel, il fera accélérer la procédure, j'en suis certain. (Frantext, Levy, L'étrange voyage de Monsieur Daldry, 2011)*

(8) *il était très sévère. Je le craignais et me rappelle peu de choses de lui, à part son agonie, parce que c'est moi qui l'ai aidé à mourir. Quand j'y pense, je devais trembler de tous mes membres ! Aussi on n'a pas idée de laisser une petite fille de neuf ans impressionnable et sensitive comme je l'étais en tête à tête avec un mourant (Frantext, Prin, Souvenirs retrouvés (de Kiki de Montparnasse), 2005)*

(9) *D'habitude il laissait [la carriole] près de l'escalier, mais, ce soir-là, il la remisa bien au fond, entre les pilotis centraux.*

---

<sup>3</sup> Notre approche de l'anaphore pour cet article se situe dans la « localisation du référent dans le contexte précédent » qui « présente le texte comme élément central de la définition de l'anaphore et établit une relation structurelle, pas forcément coférentielle, entre antécédent et anaphorique » (cf. Perdicoyanni-Paléologou, H. 2001 pour un récapitulatif des différentes théories de l'anaphore).

<sup>4</sup> En ce qui concerne l'anaphore résomptive, nous renvoyons à Maillard 1974 et Guillot 2007. Pour le premier auteur l'anaphore à « référence résomptive » renvoie à « un énoncé plus ou moins long » et s'oppose aux anaphores à « référence segmentale » renvoyant à « un simple segment » et pour la deuxième auteure l'anaphore à « fonction résomptive » renvoie alors à « une proposition ou un ensemble de propositions qui peut être relativement long et non pas à une simple entité référentielle » (p. 308). Guillot, dans un article de 2006, parle de « déixis discursive » d'après Himmelmann 1996.

*Après quoi il parut réfléchir à ce qu'il allait pouvoir faire. Il se tourna encore une fois vers le cheval, puis se dirigea vers la remise. (Duras, Un Barrage contre le Pacifique, p. 55)*

*(10) Papa chante « Ramona... J'ai fait un rêve merveilleux... » Ce moment a existé, je le sais. Où allions-nous? Oui, ce moment a existé au moins une fois. (Frantext, François, Joue-nous «España» : roman de mémoire, 1980)*

*(11) tu m'appelles quelle chose incroyable, inhabituelle venant de toi, qui n'appelles jamais, mais aussi quelle merveille de t'entendre, ça me fait plaisir parce que je t'aime (Frantext, Angot, Rendez-vous, 2006)*

Ces termes ont un autre point commun. Ils ne s'associent pas seulement à de l'inanimé mais peuvent se combiner à de l'animé ou de l'humain, comme le montrent ces quelques exemples :

*(12) Les grands-parents, ça gâte les enfants.*

*(13) Mon cousin adorait sa mère. Il en parle encore quand on le voit mais on le voit rarement. (Frantext, Akerman, Ma mère rit, 2013)*

*(14) Fais attention sur quoi tu sautes (énoncé entendu au bord d'une piscine, juin 2005, ex. tiré de Lefeuvre 2006, p. 37)*

*(15) Évidemment, Roosevelt c'était autre chose que le président Albert Lebrun, avec ses larmes ; ou que le maréchal Pétain, avec sa sénilité. Pauvre France ! (Frantext, Schreiber, Un silence d'environ une demi-heure, 1996)*

Ces deux caractéristiques ont été distinguées et expliquées l'une par rapport à l'autre notamment dans les travaux de Maillard 1974, Corblin 1987 et Kleiber 1994 pour les démonstratifs ça, cela, ce, ceci, dans Kleiber 1987 (voir également Lefeuvre 2017) pour le nom chose et dans Lefeuvre 2006 pour le pronom quoi (que). On peut y ajouter le pronom personnel le (il) qui, pour l'humain, est ciblé uniquement sur le genre masculin mais qui ici agit en pronom neutre en renvoyant à une unité phrastique :

*(16) Il t'écoute, il vient de le dire (Lagarce, Juste la fin du monde)*

*(17) Ils n'étaient pas seuls coupables, il est vrai : nous entrions tous dans la combine. (Frantext, Brière-Blanchet, Voyage au bout de la révolution : de Pékin à Sochaux, 2009)*

Le pronom tout, quant à lui, peut se combiner à un nom référant à de l'humain (mère), lorsque ce nom apparaît avec des items renvoyant à des objets (meubles, photographies) et que le trait du non catégorisé l'emporte sur les traits distincts de humain / non humain :

*(18) Comme tout avait brûlé — la mère, les meubles et les photographies de la mère —, pour Fabre et le fils Paul c'était tout de suite beaucoup d'ouvrage (Echenoz, L'occupation des sols, p. 1)*

Tout peut renvoyer également à des unités prédicatives qui réfèrent à des événements :

*(19) Mon projet de ressortir pour régler quelques comptes, il l'approuvait pas du tout ; mais il a tout fait pour m'aider quand même. On est allés laver ma tire dans*

*son garage, nettoyer les housses et les tapis sanguinolents (Frantext, Simonin, Touchez pas au grisbi, 1953)*

En (19), on pourrait voir dans les événements cités (« On est allés laver [...] ») une déclinaison possible de tout. Cette aptitude à se combiner à de l'humain (18) ou à une unité prédicative (19) est un trait du sémantisme appelé non nommé dans Maillard 1974, non classifié ou non catégorisé dans Corblin 1987 et dans Kleiber 1994, et indifférencié dans Lefeuve 2006.

Observons de plus près les données distributionnelles et syntaxiques de notre unité.

## **2.2. Les données distributionnelles/syntaxiques**

Nous n'avons pas répertorié c'est tout dire dans des corpus oraux (ni dans le Corpus Français Parlé Parisien des années 2000 ni dans Eslo 1 / 2) mais dans la base de données écrites Frantext.

### **2.2.1. Perte d'autonomie syntaxique au profit d'un figement**

Dans le cadre de la phrase définie plus haut, l'unité c'est tout dire garde-t-elle bien toute son autonomie syntaxique ?

Dans cet exemple c'est tout dire anaphorise un groupe disloqué qui se trouve sur sa gauche, le groupe pronominal ce que P dans une pseudo-clivée :

*(20) Kafka ne veut pas tromper, il a le mensonge en horreur. Mais, plus que ne pas tromper, ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est tout dire, se mettre à nu sous une lumière impitoyable, et obtenir la garantie d'une abnégation telle qu'on se trouve comme renvoyée au néant, priée de n'exister pas (Frantext, Billetdoux, Un peu de désir sinon je meurs, 2006)*

il est possible de modifier la modalité d'énonciation de *c'est tout dire* :

*(20a) ce qu'il veut, est-ce vraiment tout dire, est-ce se mettre à nu sous une lumière impitoyable [...] ? Oui, c'est ce qu'il veut, tout dire, se mettre à nu sous une lumière impitoyable [...].*

On peut faire toutes sortes de modifications syntaxiques sur c'est tout dire, ce qui indique que ce segment ne subit pas de figement dans cet exemple (cf. Gross 1996 et tout ce qui relève de la non-compositionnalité). On peut ainsi mettre un autre COD à la place de tout :

*(20b) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est dire tout ce qu'il pense*

On peut compléter la structure argumentale de dire en ajoutant un COI :

*(20c) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est tout dire à ses lecteurs.*

Il est possible également de substituer à dire un autre verbe :

*(20d) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est tout raconter, se mettre à nu sous une lumière impitoyable*

On peut couper la chaîne syntagmatique de c'est tout dire et ajouter par exemple un intensif :

*(20e) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est vraiment tout dire.*

ou un circonstant :

*(20f) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est tout dire à tout moment.*

Le démonstratif pourrait être remplacé par le segment anaphorisé :

*(20g) ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », est tout dire.*

On pourrait changer le temps du verbe être :

*(20h) ce qu'il voulait, dans ce monde où « toute chose se sentait serrée à la gorge », c'était tout dire.*

Ces tests distributionnels montrent que c'est tout dire ne subit alors aucune diminution d'autonomie syntaxique dans l'exemple (20).

Nous voyons que ces tests ne fonctionnent pas avec (1) :

*(1) Je suis heureux de vous revoir, c'est tout dire.*

*(1e) \*Je suis heureux de vous revoir, c'est dire tout ce que je voudrais.*

*(1f) \*Je suis heureux de vous revoir, c'est tout vous dire.*

*(1g) ? Je suis heureux de vous revoir, c'est vraiment tout dire.*

*(1h) \*Je suis heureux de vous revoir, c'est tout dire à cette occasion.*

*(1i) \*Que je suis heureux de vous revoir est tout dire à cette occasion.*

*(1j) ?J'étais heureux de vous revoir, c'était tout dire.*

Il n'est pas impossible de trouver des exemples du type (1j) avec *c'était tout dire* à l'imparfait mais ils restent rares (2 exemples en *c'était tout dire* versus 36 exemples en *c'est tout dire* depuis 1950) :

*(21) le premier combattant de la Seconde Guerre mondiale encore en train de balbutier que je voyais d'un peu près. Et Atalanta était une des quatre soeurs : c'était tout dire. Pendant deux soirées, presque deux nuits entières, nous parlâmes de Jessica (Frantext, Ormesson (d'), Le Bonheur à San Miniato, 1987)*

La perte de l'autonomie syntaxique de c'est tout dire se perçoit également dans la difficulté qu'il y a à modifier la modalité d'énonciation de ce segment et à le combiner avec la modalité interrogative :

*(1k) \*je suis heureux de vous revoir, est-ce vraiment tout dire ?*

Ce figement syntaxique constaté concerne la très grande majorité des exemples : c'est tout dire a perdu, dans ces exemples, son autonomie distributionnelle. Il se trouve le plus souvent accolé, par une virgule, à une unité prédicative autonome, c'est-à-dire une phrase. Il est alors possible de supprimer notre segment sans que les conditions de vérité de l'énoncé en soient altérées :

(11) *Si vous saviez tout ce que j'ai subi, Guillaume ! Je suis heureux de vous revoir.*

*Oui, dit Guillaume sans le regarder. Vous avez changé.*

Mais nous verrons plus bas (en 4) que l'enchaînement discursif pâtit alors de l'absence de c'est tout dire. C'est tout dire peut survenir également après une phrase averbale :

(22) *Un tel coudoisement. Ce qui ne veut pas dire une telle fraternité. Car autour de nous, quels étranges, quels inquiétants voisins ! Des hommes, c'est tout dire. Je dis : oui, dit l'humaniste, des hommes. (Frantext, Febvre, Combats pour l'histoire, 1952)*

Il peut aussi se trouver après une unité prédicative non autonome (où elle n'a rien dit) :

(23) *À dix heures. Plus je vois la princesse, plus je suis satisfait. Nous avons été dans une conversation publique où elle n'a rien dit, c'est tout dire. Je l'ai vu déshabiller ; elle a la taille très belle, on peut dire parfaite, et une modestie qui vous plaira. (Frantext, Chandernagor, L'Allée du Roi, 1981)*

Examinons à présent la position du marqueur par rapport au segment repris par c'.

### **2.2.2. Position du marqueur c'est tout dire par rapport au segment repris par c'**

Comment marquer le rapport entre le marqueur *c'est tout dire* et la phrase proprement dite ? Ce marqueur appartient-il à la même phrase ou bien s'agit-il de deux unités en discours distinctes ?

Selon Le Goffic 1993, un segment comme c'est tout dire fait partie des « sous-phrases sans connecteur ». Il s'agit d' « une phrase insérée comme une incise<sup>5</sup> [...] mais une phrase complète (généralement courte), comportant souvent un élément anaphorique du reste de l'énoncé : ce, le, ainsi... » (p. 498). Cet auteur signale qu'en début de phrase ou en fin de phrase, la construction incidente est proche d'une phrase indépendante (p. 500). Dans le même ordre d'idées, Riegel et al. 2009 (p. 770) évoquent les « propositions incidentes » qui sont « insérées à l'intérieur ou placées à la fin d'une phrase ». En lui donnant une fonction syntaxique, Wilmet (2003, p. 615) est celui qui intègre au maximum un segment comme c'est tout dire à la phrase dans laquelle il s'insère : c'est une incise qui « insère à P une sous-phrase  $\Delta$  en guise de complément de circonstanciel de l'énonciation ».

A partir de travaux sur l'oral spontané, les auteurs ont avancé le terme de « constructions parenthétiques », étudiées pour les structures verbales (cf. Glikman et Avanzi (eds) 2009, cf. également Urmson 1952 pour les verbes parenthétiques) telles que je trouve :

---

<sup>5</sup> L'incise est définie comme « une suite d'éléments tels que dit-il, insérés en construction détachée dans une autre phrase, par lesquels on rapporte les paroles de quelqu'un » (Ibidem, p. 496).



(24) *spk 3 : ouais + ouais ouais ouais + d'abord + enfin je sais pas on voit moins*

*spk2 : y en a moins je trouve*

*spk 3 : on voit moins de de bandes euh ++ (CFPP2000, 05-01)*

Ces constructions, connues aussi sous l'appellation de « verbe recteur faible » (cf. Blanche-Benveniste 1989), manifestent des particularités syntaxiques, comme l'absence d'argument dans notre exemple. Même si elles ne semblent pas s'opposer radicalement aux constructions comprenant un pronom résomptif comme je le trouve (cf. Gachet 2009), c'est la forme réduite qui est généralement adoptée par ces constructions :

(24a) *\*y en a moins je le trouve*

C'est tout dire comporte un argument COD mais nous avons vu que sa liberté distributionnelle était perdue (cf. 3.1.). Il nous semble donc que c'est tout dire pourrait faire partie, selon les approches, des incidentes ou bien des constructions parenthétiques.

L'idée essentielle pour nous est que cette construction a perdu son autonomie syntaxique, et qu'elle s'élabore en appui avec une unité prédicative autonome.

La solidarité discursive entre l'unité prédicative et l'unité résomptive est généralement perceptible par la faible ponctuation qui existe entre elles, une simple virgule ou un point virgule. Pour qualifier le résultat de l'imbrication entre l'unité prédicative (généralement autonome) et l'unité résomptive, nous parlerons de « période discursive »<sup>6</sup> (cf. Lefeuve 2016b et 2017), selon la notation :

$P_i = UP + UR$

avec  $P_i$  pour période discursive, UP pour unité prédicative et UR pour unité résomptive.

C'est tout dire peut occuper différentes positions par rapport à l'unité prédicative autonome.

Le premier cas de figure, qui représente de très loin le schéma majoritaire, concerne les exemples où c'est tout dire, postposé (ou en position finale de la période discursive), renvoie à une unité phrastique, comme en (1).

Pour l'exemple (4) où c'est tout dire, antéposé (ou en position initiale de la période discursive) est cataphorique :

(4) *C'est tout dire, après avoir joué à ce jeu [compact curling], j'ai même hâte d'écouter des parties de curling à la télé ! (www.musiqueplus.com, consulté le 12.09.2014) <sup>[1-1]</sup><sub>[SEP]</sub>*

la période discursive se note de la façon suivante :

$P_i = UR + UP$

---

<sup>6</sup> Outre la période classique, décrite par exemple dans Brunot 1966-1979 et rappelée dans Blanche-Benveniste 1997, plusieurs auteurs utilisent ce terme pour faire référence à l'organisation particulière du discours lorsqu'elle dépasse le cadre de la phrase proprement dite, ou autre unité minimale comme la « clause » (Berrendonner et le groupe de Fribourg). Elle peut plus précisément renvoyer au découpage du discours oral (« période intonative » (Lacheret et al. 2011).

L'unité c'est tout dire, "intraposé" (ou en position médiane), pourrait renvoyer au contexte gauche et au contexte droit, comme dans cet exemple, construit à partir de (4) (pas d'exemple sur Frantext à partir de 1950) :

*(4a) j'ai même hâte, c'est tout dire, d'écouter des parties de curling à la télé !*

C'est tout dire porte sur l'unité prédicative dans laquelle il s'insère (j'ai même hâte d'écouter des parties de curling à la télé). Pour ce type de configuration, le schéma est le suivant :

Pi = UP + UR + UPsuite

avec l'unité prédicative (UP) qui s'établit en deux temps.

Procédons à présent à l'analyse sémantico-pragmatique de notre marqueur.

### 2.3. Analyse sémantico-pragmatique

Mettons tout d'abord en évidence le schéma qui se dégage avec ce marqueur.

#### 2.3.1. Le schéma A, B, c'est tout dire

Par le recours à l'expression c'est tout dire, nous passons d'une singularité (en (1) un état dénoté par une unité prédicative, Je suis heureux de vous revoir) à une totalité dénotée par c'est tout dire, ce qui donne à la singularité en question une importance particulière : elle devient un prototype pour la catégorie des éléments concernés, ce qui rend inutile l'énumération des autres éléments de la catégorie en question. Cette singularité représente effectivement « le meilleur exemplaire ou encore la meilleure instance, le meilleur représentant ou l'instance centrale d'une catégorie » (Kleiber 1990, p. 48). Toute pluralité est ainsi gommée. Tout se présente comme renvoyant à une « totalité globalisante » (Riegel et al. 2009, p. 378). Il y renvoie sans que l'on puisse distinguer de quoi elle est composée.

Pour percevoir la pluralité des événements inscrite dans cette globalité, il faut que le pronom tout apparaisse dans une unité non figée, comme en (20) :

*(20) Kafka ne veut pas tromper, il a le mensonge en horreur. Mais, plus que ne pas tromper, ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est tout dire, se mettre à nu sous une lumière impitoyable, et obtenir la garantie d'une abnégation telle qu'on se trouve comme renvoyée au néant, priée de n'exister pas (Frantext, Billetdoux, Un peu de désir sinon je meurs, 2006)*

La globalité devient plurielle dans cet exemple, ce qui peut se gloser de la façon suivante :

*(20i) Mais, plus que ne pas tromper, ce qu'il veut, dans ce monde où « toute chose se sent serrée à la gorge », c'est dire ce qu'il ressent, qu'il n'en peut plus, qu'il préfère une autre posture etc.*

D'autres segments comportant le pronom indéfini tout et l'infinitif dire permettent de percevoir cette pluralité :

*(25) Il a une vraie crise de nerfs alors que je le croyais sincèrement consentant - une vraie crise de nerfs et il se met à dire tout, tout. Il n'est plus gardien de musée, il est malade. Il est pour quelques semaines - et c'est la troisième fois que cela lui*

*arrive - il est pour quelques semaines à Amiens dans un hôpital psychiatrique  
(Frantext, Lagarce, Journal 1977-1990, 2007)*

La postposition de tout par rapport à l'infinif, en modifiant l'ordre attendu, renforce l'orientation du sens de tout vers cette pluralité, susceptible de se décliner dans les segments suivants :

“ et il se met à dire tout, tout, à savoir qu'il n'est plus gardien de musée, qu'il est malade, qu'il est pour quelques semaines - et c'est la troisième fois que cela lui arrive – qu'il est pour quelques semaines à Amiens dans un hôpital psychiatrique ”.

Il ne s'agit pas alors non plus d'une unité figée. Dans les exemples où se perçoit un figement, c'est tout dire apporte une dimension méta-discursive de commentaire sur l'énonciation du locuteur (valeur que l'on trouve régulièrement avec les marqueurs en dire, cf. par exemple Rouanne 2017, p. 423). Voyons plus précisément quel schéma se met en place.

Avec *c'est tout dire*, l'unité à laquelle renvoie ce marqueur dénote l'événement ou l'état prototypique d'une catégorie. De quelle catégorie s'agit-il ? La catégorie à laquelle appartient ce meilleur représentant ((La joie absente depuis deux siècles de la musique européenne semble n'inquiéter personne en (26)) est généralement induite par le contexte précédent, selon un schéma A, B, c'est tout dire, qui rappelle celui de c'est dire (Rouanne 2017), comme dans cet exemple :

*(26) Là où il n'est pas accepté, le désespoir tend le plus souvent à n'être plus perceptible. La joie absente depuis deux siècles de la musique européenne semble n'inquiéter personne, c'est tout dire. Consommer, consumer : la cendre est devenue norme du feu. (Frantext, Vaneigem, Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, 1972)*

le segment A correspond en (26) à la phrase précédant le segment B :

segment A : Là où il n'est pas accepté, le désespoir tend le plus souvent à n'être plus perceptible

segment B : La joie absente depuis deux siècles de la musique européenne semble n'inquiéter personne

Ce segment A permet de construire la catégorie “imperceptibilité du désespoir”. C'est tout dire apporte, parmi les propriétés attachées à cette catégorie, le segment prototypique qui permet de valider le segment A (cf. Rouanne 2017 pour ce rôle de validation). Le segment B, prototypique, prend ainsi une dimension argumentative grâce à c'est tout dire qui présente le meilleur argument ou un « argument décisif » (Rouanne 2015) pour valider A. Dire l'événement prototypique suffit pour signifier à quel point on a raison de penser A (Ibidem). On peut voir, entre le segment B et la catégorie induite, un lien stéréotypique, comme propriété attachée à cette catégorie, parmi d'autres propriétés possibles (cf. Anscombe 2001 et Jordana-Gomez Ferary 2016). Cette propriété a la particularité d'être le prototype de la catégorie induite.

La différence avec *c'est dire* nous semble que ce dernier segment, lorsqu'il est postposé comme *c'est tout dire*, provient d'une structure paraphrastique entre le segment A et le segment B, son complément d'objet pouvant se reconstruire à l'aide du segment A :

(27) *J'avais le pas léger et sans but de celui qui a perdu à la fois ses craintes et ses illusions. Belleville me paraissait moins amoché que d'habitude... c'est dire !* (Pennac, ex. tiré de Rouanne 2015)

ce qui peut se gloser de la façon suivante :

“Le fait que Belleville me paraissait moins amoché que d'habitude, *c'est dire* que j'avais le pas léger et sans but de celui qui a perdu à la fois ses craintes et ses illusions”.

Bien sûr, en raison du figement de *c'est dire* dans cette configuration, il est impossible de trouver un tel énoncé (d'où l'utilisation de la glose), surtout que le sens n'est plus lié à la reformulation paraphrastique. Mais de tels énoncés peuvent exister :

(28) *Dire qu'une chose vaut, c'est dire qu'elle est ou que nous l'estimons bonne à quelque usage.* (Foucault, *Les Mots et les choses*, 1966 ; ex. tiré de Rouanne 2015)

[L  
SÉP]

Avec *c'est tout dire*, le COD de *dire* est contenu dans le pronom indéfini *tout* ; la relation paraphrastique s'établit entre B et *tout* qui renvoie entre autres à A, comme un élément parmi d'autres possibles, ce qui peut se gloser ainsi :

“La joie absente depuis deux siècles de la musique européenne semble n'inquiéter personne, *c'est tout dire*, notamment que le désespoir tend le plus souvent à n'être plus perceptible”.

*C'est tout dire* semble bien être emphatique par rapport à *c'est dire*, d'où le décalage sémantique entre *c'est dire* et *c'est tout dire*.

Parfois, la catégorie visée n'est pas portée par un segment clairement défini mais est induite du contexte linguistique élargi. C'est le cas de notre exemple (1) :

(1) *Vous savez, elle a bien changé, Rachel. - Changé ? répéta Roger avec un sourire dur. Et moi ? et vous ? Je me demande qui n'a pas changé. Si vous saviez tout ce que j'ai subi, Guillaume ! Je suis heureux de vous revoir, c'est tout dire. - Oui, dit Guillaume sans le regarder. Vous avez changé. Une autre ne vous aurait pas reconnu.* (Frantext, Oldenbourg Zoé, *Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun*, 1961)

C'est le contexte linguistique élargi qui permet de déduire que la catégorie visée est le changement du locuteur auquel se rattachent diverses propriétés : *c'est tout dire* permet de sélectionner un état prototypique (je suis heureux de vous revoir). Précisons que le segment A peut être générique, comme en (26), ou ne pas l'être, comme en (1).

Il peut ne pas exister, dans le contexte précédant le segment B, d'indices linguistique pour induire la catégorie à partir de laquelle un élément prototypique est prélevé. Pour cet exemple :

(29) *Gréco représente un danger dans l'esprit de bien des gens. Il est prouvé qu'elle peut être dangereuse. Pas bassement. Toujours elle prévient. Personne ne voudra la croire. Au Liban, elle baigne dans le parfum du jasmin, celui de son premier voyage de noces. Philippe Lemaire et Gréco forment un joli couple. Ils sont reçus comme savent recevoir les Libanais. C'est tout dire. Ils sont fêtés. On leur fera visiter un Baalbek vierge encore de festival.* (Frantext, Gréco, Jujube, 1982)

il n'est pas sûr que l'événement désigné comme prototypique (Ils sont reçus comme savent recevoir les Libanais) permette de valider un événement ou un état mentionné précédemment. Il s'agit plutôt de valider un argument qui pourrait être déduit à partir du segment B, à savoir "les Libanais sont accueillants".

Dans tous ces exemples, le prototype, présenté dans le segment B, est reconnu par la communauté linguistique (cf. sur cette question, Anscombe 2001 et Jordana-Gomez Ferary 2016). L'énonciateur partage la vision de la communauté linguistique, ainsi que le destinataire du message.

Parfois, le point de vue présenté par l'énonciateur comme provenant de la communauté linguistique peut susciter une incompréhension et appeler une justification. Dans l'exemple (29), l'événement énoncé Ils sont reçus comme savent recevoir les Libanais n'est pas forcément perçu comme un stéréotype partagé par la communauté linguistique. Ici un lecteur qui connaît insuffisamment la culture libanaise peut ne pas comprendre quelle catégorie est induite par cet événement ni quels éléments la composent. C'est pourquoi il ne reconnaît pas forcément cet exemplaire comme le meilleur. D'où peut-être l'explication qui s'ensuit, avec l'énumération de ce qu'implique le fait de savoir recevoir au Liban : ils sont fêtés / on leur fera visiter un Baalbek vierge encore de festival.

Ce schéma peut connaître des variations selon la portée sémantique de notre marqueur.

### **2.3.2. Portée sémantique de *c'est tout dire***

D'après Guimier 1996 (cf. également Anscombe 1973), la portée permet d'analyser à quoi renvoie sémantiquement un mot. Il s'agit ainsi d'une « référence sémantique » (p. 4), qui permet de distinguer, pour un adverbe, « l'élément à propos duquel l'adverbe dit préférentiellement quelque chose » (p. 4). Des tests sémantiques sont opérants pour délimiter la portée sémantique de l'unité résomptive (cf. Lefeuve 2016b), notamment le recours à une paraphrase attributive, avec une structure disloquée mais ils fonctionnent mal avec les segments figés, comme nous l'avons déjà vu pour (1). Ils peuvent s'explicitier grâce à une glose qui permet de voir ce qui est compris dans cette portée :

“Que je sois heureux de vous revoir est tout dire”.

Contrairement à *c'est vrai*, non figé, on ne peut pas ajouter à *c'est tout dire* un autre élément anaphorique, tel que *ça* :

(1m) *Je suis heureux de vous revoir, c'est vrai.*

(1n) *Je suis heureux de vous revoir, ça c'est vrai.*

(1o) \**Je suis heureux de vous revoir, ça c'est tout dire.*

ce qui indique que le démonstratif est également figé pour le marqueur *c'est tout dire*. Cela dit, des contraintes sémantiques demeurent, comme le montre la limite de la portée de *c'est tout dire*. Elles sont peut-être imposées par la juxtaposition du marqueur *c'est tout dire* avec l'unité phrastique auquel il renvoie ou bien parce qu'un résidu anaphorique demeure. Dans l'exemple (1) ainsi :

(1) *Vous savez, elle a bien changé, Rachel. - Changé ? répéta Roger avec un sourire dur. Et moi ? et vous ? Je me demande qui n'a pas changé. Si vous saviez tout ce que j'ai subi, Guillaume ! Je suis heureux de vous revoir, c'est tout dire. - Oui, dit Guillaume sans le regarder. Vous avez changé. Une autre ne vous aurait pas reconnu. (Frantext, Oldenbourg Zoé, Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun, 1961)*

*c'est tout dire* ne renvoie pas à tout ce qui précède (je me demande qui n'a pas changé par exemple) mais précisément au segment précédent, ce qui peut montrer qu'une valeur anaphorique est toujours perceptible, ciblé sur l'unité phrastique précédente, même si elle n'aboutit pas à une paraphrase attributive correcte (cf. (1d)). C'est ce qu'explicite la glose.

Généralement la ponctuation forte qui précède la prédication anaphorisée (le segment B) permet d'isoler celle-ci comme le seul antécédent possible. En l'absence de ponctuation forte, il y peut y avoir des marqueurs qui permettent de délimiter la portée de *c'est tout dire*. Dans cet exemple :

(30) *J'ai beau essayer de me forcer, rien à faire, la nourriture ne passe pas, vous me croirez si vous voulez, mais mes tickets de viande me suffisent. C'est tout dire. Rassuré, Hermèce fit des vœux pour que Lafleur retrouvât l'appétit. (Frantext, Aymé, Le Vin de Paris, 1947)*

la conjonction *mais* facilite la délimitation précise de l'unité reprise par *c'est tout dire*, autrement dit l'antécédent de l'anaphore : *mes tickets de viande me suffisent*. La conjonction *et* permet également de repérer l'antécédent :

(31) *Il est même rare que l'un des huit lits soit occupé. D'ailleurs, la Croix-Rouge est passée plusieurs fois, une Croix-Rouge ou l'autre, enfin, une de ces Croix-Rouges, quoi, et jamais aucun observateur n'a formulé l'observation ci-dessus évoquée. C'est tout dire. Entre les deux sections, il y a le bureau de Schwester Paula, sa chambre et la pièce de consultation. Tout ça pour l'étanchéité. (Frantext, Cavanna, Les Russkoffs, 1979)*

Rarement la portée sémantique couvre plus d'une phrase. Dans l'exemple suivant :

(32) *Evidemment, avec la première, les cheveux blonds brûlant de soleil, les bras nus bronzés sortant de sa robe de taffetas bleu, bouche offerte en un sourire qui m'allumait, m'illuminait de part en part, j'avais 38 ans, elle 23. A Venise. C'est tout dire. Je suis empâté à présent, enlisé dans ma soixante-douzième année. Elisabeth II veut décamper. C'est son droit le plus légitime, (Frantext, Doubrovsky, Un homme de passage, 2011)*

on pourrait se demander si c'est tout dire renvoie à j'avais 38 ans, elle 23 et A Venise. Deux interprétations semblent possibles. La ponctuation, isolant A Venise, qui peut s'analyser comme un circonstant des énoncés verbaux précédents ou une phrase averbale ("C'était à Venise"), orienterait selon la première interprétation la portée sémantique sur le seul A Venise, dans une sorte de parenthèse du narrateur, le fil du récit reprenant dans la phrase suivante Je suis empâté à présent, enlisé dans ma soixante-douzième année en faisant allusion au passage des années. Ou bien, selon une deuxième interprétation, on pourrait voir, dans tout ce qui précède (« Evidemment [...] A Venise. ») le prototype du parfait amour (la beauté, l'âge, le lieu). Nous choisirons cette lecture en raison de la cohésion du thème discursif qui se dégage dans ces quelques lignes : le parfait amour.

Dans la phrase reprise, un groupe peut être davantage ciblé qu'un autre. C'est le cas de (33) :

*(33) Elle est une mère aimée par ses enfants, qui sont de grands gaillards, comme lorsqu'ils étaient petits, c'est tout dire. Ils sont toujours ensemble en train de comploter ; ils me tiennent à l'écart mais je ne leur en veux pas ; cela me flatte. (Frantext, Bianciotti, Sans la miséricorde du Christ, 1985)*

où c'est tout dire porte, juste par sa position dans la phrase, préférentiellement sur comme lorsqu'ils étaient petits. La suppression de ce groupe change radicalement le sens de la phrase qui devient difficilement compréhensible :

*(33a) ? Elle est une mère aimée par ses enfants, qui sont de grands gaillards, c'est tout dire.*

Ce ciblage peut être marqué par une structure linguistique, une gradation avec même :

*(34) Je vais dans les jardins publics, les gares, dans les passages. Je vais même dans les avenues. C'est tout dire ! Ces temps derniers, je me suis trouvé assez régulièrement m'approcher de mes rues les plus anciennes, je veux dire de celles qui se sont le plus anciennement (Frantext, Roubaud, Poésie : récit, 2000)*

une comparaison qui permet d'inscrire une différenciation graduée entre des entités, ici renforcée par encore :

*(35) Qu'aurait à dire la philosophie de la mort d'un enfant ? Elle se trouve encore plus démunie que la religion. C'est tout dire. La grande et immémoriale sagesse qui invite à donner son assentiment à la nécessité, les rodomontades néonietzschéennes par lesquelles le surhomme (Frantext, Forest, Tous les enfants sauf un, 2007)*

la présence d'une hyperbole avec le superlatif :

*(36) cette chambre à air, malgré sa forme trompeuse, était une croix. La plus lourde croix qu'eût à porter un pécheur tricycliste. C'est tout dire. Mais le pinceau de la philosophie étendait, à la longue, son mercurochrome sur les blessures morales (Frantext, Fallet, Le Triporteur, 1951)*

des adverbes négatifs qui renforcent l'absence d'élément pour valider une assertion positive, comme *jamais* en (31) ou *nullement* :

(37) *Le président Roosevelt a prononcé dernièrement un discours dont il n'a nullement été question dans les journaux de Paris. C'est tout dire. Son attitude est des plus résolues. Depuis le début de cette guerre elle l'a évidemment été souvent, sans grand résultat. (Frantext, Schroeder, Journal d'Occupation : Paris, 1940-1944 : chronique au jour le jour d'une époque oubliée, 2000)*

Comme le dit Rouanne pour c'est dire (2017 : 425), ce procédé donne au segment B « une force argumentative supérieure ». Ici l'adverbe au comparatif, mieux (cf. Lefeuve 2016b) :

(38) *Ingrid Bergman n'avait jamais manifesté le désir d'être présentée à Popeline, craignant sans doute d'y trouver un valable motif de suicide, tant la plastique de la ressortissante de machine à coudre était sensationnelle. Mieux : si la Vénus de Milo avait disposé de ses mains, elle s'en fût voilé la face de honte. C'est tout dire. Popeline posa un pied sur une vaguelette et recula de trois mètres en hurlant : - Elle est gelée ! (Frantext, Fallet, Le Triporteur, 1951)*

a un double rôle : il oriente clairement la portée de c'est tout dire en délimitant la borne initiale du segment repris, et il permet d'augmenter la valeur argumentative de cet élément prototypique.

Ce ciblage peut concerner un segment plus précis, comme dans l'exemple suivant, avec même qui permet de focaliser le terme groutchmeu :

(39) *Énervé à la longue par la yûgénisation généralisée du rêve, fatigué de me répéter intérieurement, et patati et patata, "trougoudou", ou parfois même, c'est tout dire, "groutchmeu", j'ai fini par décider d'inscrire le poème dans le cadre du chokku tai, en passant par un peu de ryohô tai, et de l'accompagner (Frantext, Roubaud, La Dissolution, 2008)*

Dans cet exemple, la préposition jusqu'à porte en elle-même une limite finale qui inscrit préférentiellement le circonstant introduit dans la portée de c'est tout dire :

(40) *Swanny et Smiles furent les premiers airs à faire fureur, jusqu'à s'intégrer au répertoire sifflé des peintres en bâtiment, c'est tout dire ! Notre quartier se trouvait particulièrement gâté sur le plan du spectacle. (Frantext, Simonin, Confessions d'un enfant de la Chapelle, 1977)*

## Conclusion

Nous avons montré, dans cet article, que la configuration syntaxique P, c'est tout dire (avec les variantes c'est tout dire, P ou encore c'est tout dire inséré en P) comporte deux unités prédicatives, dont l'une, résomptive (c'est tout dire), subit une perte d'autonomie. Ces deux unités forment un ensemble solidaire sur le plan sémantique et sur le plan discursif (grâce à leur juxtaposition et au démonstratif c' dont la valeur anaphorique est problématique) : nous appelons l'ensemble formé par ces deux unités "période discursive" (Pi), qui reçoit la notation suivante :

Pi : UP (unité prédicative) + UR (unité résomptive)

C'est tout dire permet de renvoyer à un événement ou un état perçus comme prototypiques d'une catégorie induite et présentés comme un argument phare chargé de valider un



segment précédent. Cet événement ou cet état peuvent en outre connaître une focalisation explicitée par différents procédés grammaticaux, avec la présence d'une gradation ou d'une hyperbole, ainsi que par la position de c'est tout dire par rapport à l'unité prédicative reprise, en ciblant un groupe de mots en particulier.

### Bibliographie

Anscombre, J.-C. (1973) : « Même le Roi de France est sage », *Communications* 20, p. 40-82.

Anscombre, J.-C. (2001) : « Dénomination sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux », *Cahiers de praxématique*, 36, p. 95-107.

Avanzi, M. et Glikman, J. eds (2009) : *Entre rection et incidence : des constructions verbales atypiques ? Linx* [En ligne], 61 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 14 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1325>

Blanche-Benveniste, C. (1997) : *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys (L'essentiel).

Blanche-Benveniste, C. (1989) : « Constructions verbales 'en incise' et rection faible des verbes », *Recherches sur le français parlé*, 9, p. 53-73.

Brunot, F. (1966-1979) : *Histoire de la langue française des origines à 1900*, tome IV, Paris, Colin.

Corblin, F. (1987) : « Ceci et cela comme formes à contenu indistinct », *Langue française*, 75, p. 75-93.

Gachet, F. (2009) : « Les verbes parenthétiques : un statut syntaxique atypique ? », *Linx* [En ligne], 61 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 14 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1328> ; DOI : 10.4000/linx.1328

Gómez-Jordana Ferary, S. (2016) : « Qui dit amoureux, dit triste : syntaxe et sémantique du marqueur Qui dit X, dit Y du français préclassique au français contemporain », *Linx* [En ligne], 73 | 2016, mis en ligne le 01 mars 2017, consulté le 11 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1626> ; DOI : 10.4000/linx.1626

Gross G. (1996) : *Les expressions figées en français*, Paris, Ophrys.

Groupe de Fribourg (2012) : *Grammaire de la période*, Bern, Peter Lang.

Guillot, C. (2006) : « Démonstratif et deixis discursive : analyse comparée d'un corpus écrit de français médiéval et d'un corpus oral de français contemporain », *Le démonstratif en français*, C. Guillot (éd), *Langue française*, 152, p. 56-69.

Guillot, C. (2007) : « Entre anaphore et deixis : l'anaphore démonstrative à fonction résomptive », *Actes du XXIVe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, D. Trotter (éd.), Aberystwyth, 1-6 août 2004, Tübingen : Niemeyer, 307-315. HALSHS-00324174

Guimier, C. (1996) : *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*, Paris, Ophrys (L'essentiel).

- Hagège, C. (1995) : La Structure des Langues, Paris, PUF.
- Himmelmann, N. (1996) : « Demonstratives in narrative discourse : a taxonomy of universal uses », *Studies in Anaphora*, B. Fox (éd.), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 205-254.
- Kleiber, G. (1994) : Anaphores et pronoms, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Kleiber, G. (1990) : La Sémantique du Prototype, Paris, PUF.
- Kleiber, G. (1987) : « Mais à quoi sert donc le mot CHOSE ? Une situation paradoxale », *Langue française*, 73, p. 109-127.
- Lacheret-Dujour, A, Kahane, S., Avanzi, M., Pietrandrea, P. et Victorri, B. (2011) : « Oui mais elle est où la coupure, là ? Quand syntaxe et prosodie s'entraident ou se complètent, Unités syntaxiques et unités prosodiques », *Langue Française*, 170, p. 61-79.
- Le Goffic, P. (1993) : Grammaire de la phrase française, Paris, Hachette.
- Le Goffic, P. (2011) : « Phrase et intégration textuelle », *Unités syntaxiques et unités prosodiques*, Lefevre et Moline eds, *Langue française*, 170, p. 11-28.
- Lefevre, F. (1999) : La Phrase averbale en français, Paris, L'Harmattan.
- Lefevre, F. (2006) : *Quoi de neuf sur quoi ? Etude morphosyntaxique du mot quoi*, PU Rennes.
- Lefevre, F. (2012) : "Les anaphores résomptives en c', cela, ça et ceci dans l'œuvre de Jean-Luc Lagarce", *Les Représentations de l'oral chez Lagarce*, E. Richard et C. Doquet eds, L'Harmattan, 111-133. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01142364>
- Lefevre, F. (2016 a), « Les énoncés averbaux autonomes : approche syntaxique et discursive », *La phrase autonome. Théorie et manifestations*, J.-C. Anscombe, B. Darbord, A. Oddo, C. Garcia de Lucas eds, Bruxelles, Peter Lang, collection Gramm-R, p. 73-87.
- Lefevre, F. (2016 b) : « Les segments averbaux résomptifs antéposés », *Phénomènes d'attente et de projection*, Béguelin, Corminboeuf eds, *Langue Française*, 192, p. 53-68.
- Lefevre, F. (2017) : « Une chose est sûre », *Lexique, grammaire et discours : les marqueurs discursifs*, Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique, G. Dostie, F. Lefevre (eds), Paris, Champion, p. 207-226.
- Lefevre, F. & Moline, E. (2011) : « Unités syntaxiques et unités prosodiques : bilan des recherches actuelles », *Unités syntaxiques et unités prosodiques*, F. Lefevre & E. Moline eds, *Langue française*, 170, p. 143-157.
- Maillard, M. (1974) : « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, p. 55-71.
- Marque-Pucheu, C. (2015) : « L'absence de complément direct dans les formulations avec dire », *Dire et ses marqueurs*, Gomez-Jordana & Anscombe eds, *Langue française*, 186, p. 123-139.

Perdicoyanni-Paléologou, H. (2001) : « Le concept d’anaphore, de cataphore et de déixis en linguistique française », *Revue québécoise de linguistique*, 29 (2), p. 55–77.  
Doi :10.7202/039441ar

Riegel, M., Pellat, J.-C. et Rioul, R. (2009) : *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.

Rouanne, L. (2015) : « Les marqueurs en c’est (X) dire », *Dire et ses marqueurs*, Gomez-Jordana & Anscombre eds, *Langue française*, 186, p. 49-64.

Rouanne, L. (2017) : « C’est dire : validation et argumentation », *Lexique, grammaire, discours, Les marqueurs discursifs*, G. Dostie et F. Lefevre (eds), Paris, Champion, p. 415-432.

Urmson, J. O. (1952) : « Parenthetical verbs », *Mind*, 61 (244), p. 480-496.

Wilmet, M. (2003) : *Grammaire critique du Français* (3e édition), Bruxelles, Duculot.

#### Base de données

Frantext, ATILF : <[www.frantext.fr](http://www.frantext.fr)>.